

NOVEMBRE

marine ; le colonel Laussedat et madame Laussedat ; M. Léon Robert, chef de cabinet au ministère de l'instruction publique ; M. Deschamps, vice-président du conseil municipal de Paris ; MM. Hilard et Girard, membres de la chambre de commune de Paris ; et MM. Meunier et Chas. Bigot, représentants de la presse parisienne.

Je sais que nombre de canadiens qui représentent notre pays aux fêtes de la *Liberté*, feront tous leurs efforts pour persuader à nos amis de France de venir en Canada et je ne crois pas trop m'avancer en disant qu'on leur ferait une réception enthousiaste.

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ trouveront dans le numéro du 4 juillet 1885, une magnifique gravure de la statue de la *Liberté*, avec tous ses détails, ainsi que le portrait de M. Auguste Bartholdi.

* * Aux demoiselles qui ne songent qu'à jouer du piano, qui ne s'occupent que de toilettes et ouvrent rarement un livre sérieux—il y en a peut-être au Canada—je conseillerai de lire ce qui suit à propos du mariage de Mlle de Cossé Brissac avec le prince de Ligne :

La jeune fille qui va devenir princesse de Ligne, malgré la dot de deux millions qu'elle apporte et des espérances considérables, a eu une adolescence très studieuse. Notre époque produit, sous l'œil maternel et avec l'aide de savants professeurs, des jeunes filles *très instruites, simples et graves*, quoique gaies et mondaines, dans la mesure voulue.

Ces jeunes filles sont les *modèles de l'avenir* et le prince de Ligne a choisi une de celles-là en mettant au doigt de Diane de Cossé Brissac, l'anneau qu'elle porte depuis le jour des accordsailles.

Je ne ferai qu'une observation à ces lignes : ces jeunes filles ne sont pas seulement les modèles de l'avenir, car elles ont toujours été instruites, simples et graves, dans les bonnes et grandes familles, et celles de nos jours ne font que suivre les vieilles et saines traditions.

Aux mamans qui habillent leurs fillettes de quinze ans comme des femmes ou comme des poupées—il est possible qu'il s'en trouve chez nous—je leur dirai que cela ne se fait pas dans le grand monde, ainsi que le prouve cette citation :

La fiancée, née en 1870, n'a encore porté que des robes courtes ou *rondes* dans les occasions solennelles ; et, comme vêtements, que des vestons courts ou des jaquettes ; pour coiffure, que des toques, des marins, ou des melons : aussi les essayages sont, paraît-il, d'une gaieté inénarrable, et Mlle de Tredern est-elle obligée souvent de se regarder à deux fois dans les glaces des courtisanes et modistes, avant de se reconnaître en jupe à traîne, en capot et en manteau de zibeline.

* * Peut-être me trouvez-vous d'humeur maussade aujourd'hui, mais puisque je viens de vous offrir un exemple de simplicité princière, dont beaucoup de simples bourgeoises devraient toujours se souvenir, je vais continuer en vous parlant des femmes qui ne songent qu'à leur toilette et laissent leur ménage s'arranger comme il peut.

Je n'oublie pas qu'on en chercherait en vain chez nous qui leur ressemblent—nous sommes trop parfaits pour cela—mais je me figure, bien à tort peut-être, qu'il n'est pas mauvais de savoir qu'il en existe ailleurs, ne fut-ce que pour éviter toujours de leur devenir semblables.

"Il y a des femmes perpétuellement occupées à se crêper, à s'oindre les joues, à se peindre les yeux, à se teindre les cheveux, et à se procurer ainsi, par un art coupable, une seconde mollesse—Elles appréhendent véritablement leur chair comme un cuisinier apprête une sauce. Elles passent le jour tout entier à cette occupation et ne sortent pas avant le soir. Mais le soir cette beauté fautive sort enfin de son antre et se montre. Car rien n'est plus favorable qu'un demi-jour à ces apprêts, à ces inscrustations de leur peau.

"Elles délaissent d'ailleurs tout le soin de leur maison, toute l'administration de leur famille. Peintes comme un tableau, elles ne sont bonnes qu'à être vues."

Certes, ce sont là des paroles bien dures, bonnes tout au plus dans la bouche d'un misanthrope.

Pas du tout, et elles ne datent pas d'hier, car elles ont été prononcées par Clément d'Alexandrie, en l'an II, de l'ère chrétienne.

Donc, si quelqu'une croit devoir se fâcher, qu'elle en veuille à celui que je viens de nommer, quant à moi, je m'en lave les mains.

LÉON LEDIEU.

NOVEMBRE s'ouvre par un glas. Aucun mois n'est plus désolé. Sa consécration au culte des morts et l'inénarrable tristesse de la nature en font l'époque la plus lugubre de l'année. C'est l'heure où l'homme songe forcément à ses fins dernières, et, faisant un retour sur lui-même, devient meilleur. Les premières gelées de septembre ont mordu les feuilles vertes, octobre a rougi les plaines et jauni les érables, c'est vrai, mais le soleil a des rayons encore ardents, la brise qui passe dans les bras décharnés des grands arbres est encore tiède ; l'été des sauvages, comme un regain de jeunesse, réchauffe le cœur et les membres ; ce sont les adieux de la belle saison. Mais, novembre venu, tout ce qui faisait le charme de l'été, la forêt vivante, le parterre odorant, la chanson des nids, la moisson dorée, l'eau limpide, tout, jusqu'au léger nuage blanc, tout a changé ou disparu. Le ciel est blafard, l'onde est trouble, le bois se déserte, les nuées sont grisâtres ; le pied des bestiaux foule le chaume, les nids sont vides, la plaine nue, la vie absente. Ce n'est plus l'automne salubre qui rit dans les arbres chargés de fruits, et ce n'est pas encore l'hiver aux blancs frimas.

L'homme, soucieux et prudent, se précautionne contre les mois rudes. Les doubles croisées apparaissent aux fenêtres, on clôt toutes les ouvertures : l'ouate molle bouche les interstices ; le père de famille jette un œil inquiet sur son bucher. Le jour est court et la lampe s'allume de bonne heure. La veillée sera longue. Adieu les promenades dans l'air balsamique ! La pluie fouette les vitres, ou la grêle crépite sur le toit, ou la neige tombe en flocons drus. Les chaudes fourrures, qui sentent le camphre, sortent des armoires et des coffres. La boue forte des campagnes, la boue sale des villes s'attachent à vos semelles. Vienne donc l'hiver ! lutté et au plus tôt !

Mais vous avez des vôtres qui dorment au cimetière, et tous les soirs la cloche de la paroisse tintera pour les rappeler à votre mémoire, et du fond du cœur une ardente prière s'échappera pour les chers absents. *De profundis !*

Aujourd'hui, c'est le premier novembre, et l'on célèbre la fête de tous les saints, saints nobles et saints mendiants, saints canonisés ou saints obscurs, ceux qui ont leurs parchemins dans le calendrier, comme l'immense armée inconnue qui remplit l'empyrée. C'est dans ces innombrables multitudes, parmi ces milliards de bienheureux, que se trouvent nos enfants envolés avant l'heure, nos sœurs parties avec leur pureté, nos mères sanctifiées par l'amour de la famille et le dévouement de tous les jours, nos pères qui ont lutté pour nous et nous ont fait ce que nous sommes. C'est ce matin leur fête, mais dès maintenant on donne un souvenir aux saints futurs, aux morts non épurés qui attendent dans l'expiation le moment d'entrer dans les phalanges célestes.

Ce soir, les âmes se répandront sur la terre, Elles viendront supplier leurs proches de songer à elles : *Saltem vos amici mei*. Ce soir, les enfants vont se réfugier dans le giron de leur mère, frappés de frayeur ; s'ils allaient voir des revenants ! Pas un ne gagnera seul son petit lit où l'attendent l'oreiller moelleux et les chaudes couvertures. Les grands, les hommes faits eux-mêmes, n'entreront dans une pièce obscure où ils pénètrent tous les soirs, que la bougie à la main ou un compagnon à leurs côtés. C'est ce soir que personne ne troublera le silence des greniers et des caves. Le garçon de ferme, qui fait son train à la lueur du fanal, en proie aux souleurs, croit voir un fantôme dans toutes les ombres qui se jouent aux pans de l'étable, ou entendre le soupir d'une âme en peine quand ses bêtes respirent. Le fossoyeur, pourtant d'habitude trop familier avec les morts, ne pénétrerait pas d'un pied ferme dans leur enclos, de même que le bedeau ne sonnera ses cloches, n'exécutera les funèbres volées de la vigile des morts, que la crainte dans l'âme et le frisson dans les chairs. Ce soir, tout le monde, jeunes et vieux, redoutera les ténèbres.

Et pourtant, qu'y a-t-il à craindre de ces âmes amies ? Pourquoi trembler à l'idée de voir apparaître

sous vos yeux le fantôme de votre mère ? Est-ce qu'elle pourrait vous vouloir du mal ? Je conçois que l'assassin soit toujours hanté par l'ombre de sa victime, et qu'il expie son crime dès ici-bas, dans des frayeurs nocturnes et des visions terrifiantes. Mais nous autres, qui avons aimé les conscripts de la mort, qui nous en sommes séparés dans la paix et l'amour, pourquoi nous laisser dominer par des terreurs puériles. Qu'est-ce qui peut nous faire redouter de ces chères formes, la communion des âmes ? Je le sais, c'est la sottise et coupable habitude que l'on a de frapper l'impressionnable imagination des jeunes enfants par des récits affreux, fantastiques. On fait l'enfant peureux, comment l'homme ne serait-il pas pusillanime ?

J'avais seize ans quand je perdis par la mort mon premier ami. Combien de fois ne l'ai-je pas évoqué ! Combien j'aurais voulu m'entretenir avec lui des choses d'outre-tombe ? Je le suppliais de m'apparaître. Cette croyance et cet espoir étaient alors dans mon âge. Aujourd'hui comme alors, je n'ai nulle peur des morts ; aujourd'hui, et depuis longtemps, je ne redoute que les coquins vivants.

Novembre et le culte des trépassés, voilà deux choses qui dans nos mœurs sont parfaitement identifiées. On ne songe pas au mois froid et humide sans que la pensée se reporte involontairement vers les inertes habitants des tombeaux. Mais entre cette mémoire—un peu platonique—et le culte réel des devanciers, la distance est large à franchir, et c'est bien le temps de se demander si nous témoignons extérieurement à ces derniers le respect et l'affection obligés, attendus. "Le culte des morts, a dit Ozanam dans son *Pèlerinage au pays du Cid*, est le signe des races qui vivent longtemps, qui ne laissent perdre ni l'esprit de famille ni l'héritage des traditions." J'ai bien peur que les Canadiens-français ne comprennent pas bien cela.

En effet, dans nos paroisses du Bas-Canada—je parle généralement et j'admets les exceptions—est-il un lieu moins bien entretenu que le cimetière ? Qu'on ne se fâche pas, qu'on regarde froidement et qu'on nie mon assertion ! Les clôtures en planches brutes ou en piquets primitifs, les fossés mal égouttés, les croix tombales chancelantes, souvent couchées par terre, les mauvaises herbes qui envahissent les terrains non enclos, peu ou point de monuments, en règle générale pas de fleurs, pas de sentiers battus, rien qui sente la main chérissante et la visite fréquente, un air d'abandon et de vétusté répandu sur le tout, voyons, n'est-ce pas là le cimetière de la campagne canadienne ? Je ne parle pas du cimetière des villes, où l'orgueil peut s'étaler plus à l'aise.

Comparez donc nos cimetières canadiens, qui semblent autant de décharges où l'on entasse des restes embarrassants, avec ceux des Etats-Unis et même des provinces anglaises. Ici le moindre village tient à honneur de donner à ses morts une sépulture décente. Le cimetière est une véritable nécropole, ayant ses rues, ses avenues, ses squares, ses monuments et une police complète. La propreté la plus exquise y règne. Pas une feuille morte que l'on ne ramasse, pas un caillou qui heurte le pied dans les allées ombreuses. Des sièges disposés autour des mausolées attestent qu'on vient faire la conversation muette de l'amour ou de l'amitié avec les défunts. Le chien de terre cuite comme aux pieds des maîtres, l'ange de marbre couvrant de ses ailes la tombe aimée. Des vases où boivent des colombes sont distribuées autour du memento. Les saules pleureurs penchent leurs branches traînantes audessus des tertres, le cyprès et le mélèze encadrent l'enclos funèbre. Il y a des couronnes d'immortelles partout. On sent à chaque pas que le vivant n'oublie pas le mort et professe "la religion des tombeaux, culte éminemment moral et poétique, religion qui a sa racine dans le cœur de l'homme," selon l'expression de Ballanche.

J'invite donc la comparaison, sachant bien que si elle est faite telle qu'elle doit l'être, nous rougirons de notre indifférence extérieure pour des êtres que nous aimons encore et toujours, et que la tenue de nos cimetières s'améliorera.

Si ces quelques pages ont l'effet d'éveiller l'attention publique sur ce point, j'aurai fait œuvre pie.

A. LUSIGNAN.